Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 66 (1921)
Heft: 9

Artikel: Menus propos au sujet de la guerre en Anatolie
Autor: Feyler, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-340442

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVIe Année N° 9 Septembre 1921

Menus propos au sujet de la guerre en Anatolie.

« Qu'allez-vous faire en Anatolie ? me disait-on à mon départ de Suisse ; cette campagne gréco-turque n'offre rien d'intéressant. »

Après trois mois passés en relations suivies avec l'état-major hellénique, je crois être fondé à contredire cette opinion. La campagne est extrêmement intéressante, au contraire, prêtant à des enseignements militaires de nature diverse plus et mieux que nombre d'autres en tous pays. Tout ce que l'on recherche pour l'étude de tels enseignements est ici réuni : les relations entre la politique et la stratégie, politique compliquée entre toutes et dans laquelle sont impliquées non seulement les parties directement en cause, mais l'ensemble des Etats auxquels la guerre européenne a donné la haute main sur les affaires universelles ; politique intérieure des Etats belligérants dont l'influence s'exerce sur leurs décisions militaires ; ensuite, si l'on passe au domaine exclusivement stratégique, question du rapport des effectifs au terrain, fondement essentiel de la discussion qui s'est élevée au sujet de la guerre de position et de la guerre de mouvement ; relations entre la stratégie et la tactique, c'est-à-dire entre la manœuvre et la bataille ; problème du rapport des lignes de communications au front, qui implique celui de l'épuisement des offensives par l'espace ; et maints autres sujets liés à ces hautes questions, recrutement, armement, organisation des convois, discipline et état moral des combattants, bref, tout ce qui relève de la guerre et fait d'elle à la fois une science et un art. S'il est vrai que la guerre du Transvaal a mérité les débats nourris auxquels elle a donné lieu et, qu'en son temps, le public militaire a suivis avec un intérêt passionné, les recherches sur la guerre en Asie Mineure

ne mériteront pas moins de retenir l'attention. Quiconque ne croit pas à un modèle de guerre stéréotypé, fixé par les dernières expériences recueillies, si importantes qu'elles puissent avoir été, modèle dont on prétendrait faire une sorte d'édition *ne varietur* des applications de la stratégie, se dira que la préparation des conflits de l'avenir ne rend inutile aucun examen, surtout si ces conflits risquent, à la suite de l'extension des intérêts politiques internationaux qui débordent de plus en plus du cadre européen sur les vastes territoires asiatiques, d'emprunter ceux-ci pour leur règlement.

La campagne gréco-turque étant loin d'être achevée à la date où j'écris, et la solution des plus importants problèmes qu'elle soulève étant en suspens, je me bornerai à la recherche de quelques-uns d'entre eux, à titre d'exemples ou d'énumération, et afin de montrer la richesse de la mine dont l'histoire poursuivra l'exploitation.

Cherchons d'abord dans le domaine des relations de la politique et de la guerre. Voici un problème qui intéresse la Suisse, au moins indirectement.

Lors de la première assemblée de la Société des Nations à Genève, au mois de septembre 1920, M. Balfour, qualifiant Kemal pacha, a déclaré voir en lui un simple brigand, — c'est le terme dont il s'est servi, — et pas autre chose. Son succès ne pouvait conduire qu'à de nouvelles persécutions chrétiennes ou arméniennes, et l'on sait que cette question de l'Arménie a préoccupé plus que toute autre les mandataires de la Société des Nations à leur première réunion. Personne n'a contredit M. Balfour. La conséquence militaire de cette unanimité de l'opinion a été, à cette époque, qu'il fallait sympathiser avec les chrétiens exposés aux exactions des kémalistes, donc avec les Grecs, représentant ces chrétiens sur les champs de bataille.

Comment, depuis lors, le brigand est-il devenu un libérateur de sa patrie auquel toutes les sympathies devaient être acquises ? Voilà un intéressant problème de psychologie. On ne s'éloignera sans doute pas de la vérité en pensant que des intérêts politiques nationaux ont dicté ce revirement de l'opinion publique, observé en Suisse comme ailleurs, si éloignée

soit-elle des rivalités politiques dont l'Orient est l'enjeu. Si, en Suisse, nous avons pour l'expliquer des motifs d'intérêt suisse, il n'y aurait rien à y redire. Mais s'il n'en est pas ainsi et que, peut-être, tels autres motifs d'un ordre élevé devraient nous conduire à conserver notre sentiment originaire, force serait de nous confesser à nous-mêmes qu'en changeant nous ne sommes que des échos ou des reflets des sentiments d'autrui. Ces fluctuations de l'opinion ne sont pas sans portée militaire. Il paraît certain que les sympathies kémalistes qui, tout à coup, se sont fait jour en divers milieux, n'ont pas été sans prêter aux erreurs commises, en Occident, dans l'appréciation des moyens des belligérants et de leurs chances respectives de succès et de revers. En attendant, c'est un spectacle piquant de voir tant de nos chrétiens des plus pratiquants admirer la vertu patriotique de Kemal pacha, quittes à se voiler la face au premier massacre d'Arméniens et à lever inutilement leurs mains suppliantes vers le ciel.

Un second problème côtoie de plus près les considérations militaires.

Lors de la Conférence de Londres à laquelle furent convoqués les délégués turcs et grecs pour un nouvel examen du traité de Sèvres, une divergence d'opinions s'est manifestée entre le général Gouraud et les représentants helléniques au sujet des difficultés probables d'une campagne en Asie Mineure. Les représentants helléniques se portaient fort d'un succès qu'à cette époque ils ont peut-être cru plus aisé, tandis que le général Gouraud, fondé sur sa grande expérience et sur les renseignements recueillis par lui en Cilicie, modérait les espoirs exprimés. Il ne paraît pas douteux qu'à la suite de ce débat, et plus encore après le début de campagne malheureux des Hellènes, l'opinion la plus répandue en Occident a été que ceux-ci allaient au-devant d'un échec grave. Cette opinion fut erronée, on est bien obligé aujourd'hui de le reconnaître. Pourquoi erronée ? Parce que, sans doute, elle n'a pas accordé à certains facteurs d'appréciation la valeur qu'ils comportaient.

L'un de ces facteurs est la composition des populations de l'Asie Mineure. En Occident, nous jugeons volontiers, —

comme partout ailleurs, — sur ce que nous connaissons ou voyons habituellement autour de nous. Nous nous imaginons donc que l'Anatolie, fraction de l'empire ottoman, possède cette cohésion qui distingue nos Etats européens, et qui unit dans un même sentiment patriotique tous les nationaux, les engageant tous à défendre le territoire commun contre un envahisseur. En Asie Mineure, cette conception est naïve, et lorsqu'en Suisse nous montons notre grand cheval du patriotisme territorial pour admirer les kémalistes à qui nous la prêtons, nous montrons surtout que nous ne sortons pas de chez nous. Le patriotisme territorial n'existe pas en Anatolie ; ce qu'on y éprouve, ce sont des patriotismes de races et confessionnels. La conséquence militaire est qu'une armée grecque peut, comme on l'a vu au printemps sur le chemin de fer de Konie, envoyer deux divisions au bout d'une ligne de communication de 350 kilomètres et disposer encore d'une certaine force de combat. Cette armée trouve partout des affidés qui la secondent ; des villages grecs et des villages arméniens alternent avec les villages turcs, sans parler des villages mixtes et de ces régions où l'islamisme n'est pas intégral, c'est-à-dire que les Turcs n'y sont pas musulmans. Ne parlez pas à ces gens d'un patriotisme impérial turc ; ils ne comprendront pas. Mais ils distingueront entre des Occidentaux qui viennent se mêler de leurs affaires et les Grecs qui, pour les villages chrétiens, sont des leurs. Ils aideront en conséquence les Grecs sur lesquels ils comptent pour n'être pas massacrés, le cas échéant ; ils n'ont aucune raison majeure d'aider les étrangers à leurs races, trop éloignés pour les protéger contre leurs ennemis.

Conséquence militaire : une armée d'Occident calculera que, pour obtenir tel résultat sur tel espace, tant de divisions lui seront nécessaires. Une armée grecque, confiante dans les concours que lui assure le pays, calculera qu'elle peut faire avec un tiers ou deux cinquièmes en moins.

Serrons de plus près encore des objets militaires.

La guerre d'Anatolie a parcouru jusqu'à présent trois phases distinctes, tant par les conditions générales de la lutte que par l'esprit qui a présidé aux résolutions des belligérants.

La première étape a été la campagne de 1920, entamée,

entre autres, pour venir à la rescousse des Anglais qui, dans la région de Constantinople, se considéraient en péril d'être jetés dans la mer Noire. A cette époque, l'armée kémaliste ne possédait qu'une organisation des plus rudimentaires. Le gouvernement de M. Venizelos se fit fort d'en venir à bout avec les seules forces de la Grèce, ce qui eut lieu. Cette première campagne conduisit à l'occupation par les troupes helléniques de l'Asie Mineure occidentale, contrée traversée par le chemin de fer de Smyrne à Panderma, de la région du sud desservie par la voie ferrée de Smyrne à Afiun Karahissar, et, en coopération avec des forces britanniques, de la rive méridionale de la mer de Marmara, contrée des Dardanelles (Anglais), de Brousse et d'Ismid (Nicomédie).

Au printemps 1921, on assista à la deuxième phase de la guerre. L'aisance avec laquelle le succès avait été obtenu en 1920 trompa l'état-major hellénique sur les chances de sa nouvelle campagne ; il ne douta pas que, comme alors, il aurait promptement raison des bandes kémalistes, quoique renforcées.

L'armée grecque se trouvait, à peu de chose près, dans la situation géographique où l'avait laissée l'opération précédente. Son fractionnement général comportait deux groupements de forces à peu près égales, savoir trois divisions au sud basées sur le chemin de fer de Smyrne à Afiun Karahissar, et environ quatre divisions au nord, basées sur le chemin de fer d'Ismid à Eski Chehr. Les 200 kilomètres qui séparaient ces deux rassemblements ne leur permettaient pas de se soutenir réciproquement en temps utile. En outre, tactiquement, les effectifs manquaient d'étoffe ; les compagnies comptaient moins de 70 fusils ; celles du groupe nord, à qui incombait la mission principale, marche directe sur Angora par Eski Chehr, n'en comptaient que 66.

Cette double erreur stratégique et tactique eut pour effet de rendre vaine l'attaque d'Eski Chehr, malgré la ténacité des assaillants. Une des divisions du groupe nord, la plus fortement engagée, subit des pertes dans la proportion du 56 %. Quant au groupe du sud, qui s'était porté à plus de 100 kilomètres à l'est d'Afiun Karahissar, il fut grandement exposé

à voir sa retraite coupée par la manœuvre des kémalistes qui, profitant de leur position centrale, vinrent la menacer à l'ouest d'Afiun.

Cette expérience fut mise à profit par l'état-major hellénique. Il examina de plus près la constitution des forces turques, afin de se rendre mieux compte de ce qu'il pouvait oser. Il constata d'abord, par la bataille d'Eski Chehr elle-même, que l'ennemi était peu porté à sortir de ses positions. Ayant en main une victoire qu'il aurait pu rendre plus complète par la poursuite, il négligea celle-ci et laissa l'adversaire se replier sur ses positions de départ sans l'inquiéter davantage. D'autre part, il constata, par l'opiniâtreté apportée à la défense de sa position, que derrière des ouvrages fortifiés, le Turc était un adversaire digne d'être considéré. Enfin, il constata que depuis la campagne de 1920 la situation s'était grandement modifiée, et que sans qu'on pût parler, du côté kémaliste, d'une armée équipée à la moderne, outillée pour des manœuvres stratégiques de quelque envergure, elle était suffisante, tactiquement, pour imposer à un ennemi des mesures de préparation attentives, et, numériquement, pour lui opposer une résistance soutenue.

A ces observations relatives à l'adversaire, l'état-major hellénique a dû en ajouter d'autres relatives à la Grèce belligérante. Des observations de nature politique d'abord. Dans le domaine international, il aura reconnu la désaffection des grandes puissances occidentales qui, de plus en plus, isolait la Grèce dans son entreprise. Cette situation s'est dessinée avec une clarté particulièrement brutale lorsque les dites puissances ayant offert leur médiation, en posant comme condition l'évacuation du territoire de Smyrne, le gouvernement d'Athènes répondit par un *non possumus*. De là, une nécessité tout à fait impérieuse de tout mettre en œuvre pour forcer le succès militaire. Un échec aurait pour conséquence de livrer la Grèce à toute décision des puissances intervenantes, sans aucune possibilité présumable d'éviter son sort.

Dans le domaine de la politique intérieure, la nécessité du succès n'était pas moindre. Depuis dix années le peuple grec est en état de guerre effectif ou virtuel. Il voit dans la cam-

pagne actuelle l'aboutissement et le dernier paragraphe de ce long effort. S'il échoue, c'est l'effacement irrémédiable et sans doute pour longtemps.

De cette première série d'observations relatives à l'adversaire et à la politique hellénique résulte la conclusion que les forces doivent être bandées au plus haut degré, sans réserves ni atténuation. Cela signifie en langage militaire la mobilisation générale, l'appel de tout ce qui est susceptible d'être appelé.

Mais ce n'est là qu'un premier article du programme. Il ne suffit pas de posséder la supériorité numérique sur l'adversaire, il importe de la conserver jusqu'à la fin des opérations. Ici intervient la question de l'emploi des forces, c'est-à-dire de la stratégie à adopter. Et ici encore les considérations de politique intérieure s'ajoutent aux considérations militaires pour conseiller la stratégie qui conduira au succès avec la plus grande économie des pertes.

Les considérations militaires envisagent surtout les immenses distances. A supposer qu'il faille chercher le succès jusqu'à Angora, dont l'occupation par les Grecs deviendrait le symbole visible, aux yeux des populations de l'Orient, de l'autorité du vainqueur, il faut y arriver avec un effectif suffisant pour n'être pas obligé de compromettre l'offensive par un abandon prématuré du territoire conquis. Or, l'offensive sur de longs espaces est grande mangeuse d'hommes, même sans batailles sanglantes. Il importait d'éviter si possible ces batailles-là.

Les considérations de politique intérieure aboutissent au même programme, cela est trop évident pour qu'il soit besoin d'insister. Elles sous-entendent le rétablissement économique dont la guerre doit être suivie et l'état moral des populations qui ne supporteraient pas de payer la victoire d'un prix qui, à leur sentiment, dépasserait sa valeur.

La stratégie adoptée sera donc celle à qui l'on pourra demander de contraindre la volonté de l'ennemi sans s'exposer d'une manière intolérable. On s'en remettra du succès à la manœuvre au moins autant, et peut-être un peu plus, qu'à la bataille, et d'autant plus que l'expérience a démontré que

dans la défense d'une position fortifiée le soldat kémaliste sait faire payer cher son expulsion. L'obliger, par la manœuvre, à lâcher ses positions fortifiées et à accepter la bataille en terrain découvert, voilà la stratégie préférable.

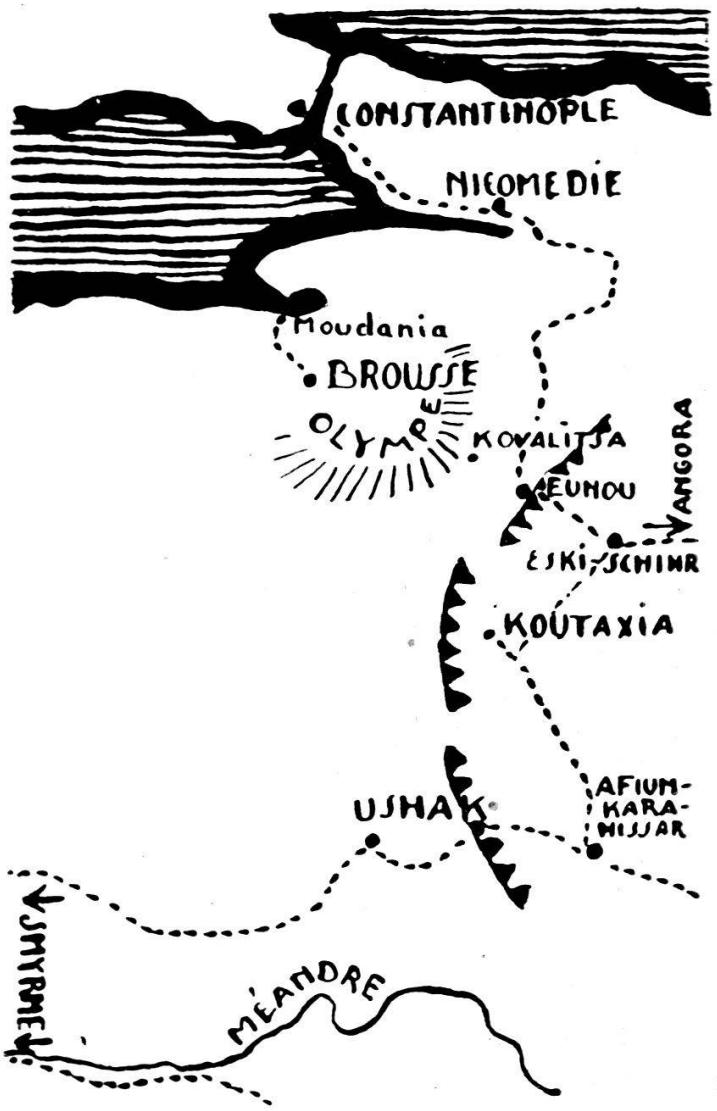
Le développement qu'on vient de lire expose toute la philosophie de la guerre en Anatolie dans sa troisième phase. Comparée à la guerre européenne en Occident, elle témoigne d'un renversement des valeurs tactique et stratégique. La guerre de position a conduit à subordonner au succès tactique préalable l'exploitation stratégique de la bataille ; la campagne d'Asie Mineure revient à la conception de l'opération stratégique préalable dont la bataille procurera l'exploitation tactique.

Voici, dès lors, une nouvelle série de problèmes, ou plutôt plusieurs séries de problèmes, qui se présentent aux investigations du chercheur. Afin d'assurer l'application de cette stratégie, il faut procurer aux corps de troupes une grande mobilité, et cette mobilité doit pouvoir être assurée pendant longtemps sur des espaces très considérables. C'est une question de convois. Le belligérant dont les convois seront les mieux organisés, les mieux articulés, garantira à des unités plus étoffées que celles de l'adversaire un maximum de mobilité, donc d'activité. Après avoir recherché la supériorité numérique des combattants, l'état-major hellénique s'est attaché à gagner la supériorité des convois. En fait, il y parvint sans grand'peine. L'armée de Kemal pacha est à peu près nulle sous ce rapport. La difficulté n'a donc pas consisté à se procurer de meilleurs convois et plus nombreux que les siens, mais des convois qui répondissent aux distances si la campagne devait être poussée jusqu'au cœur de l'Anatolie.

Deuxième série de problèmes. Supérieur en combattants, supérieur en convois, que pouvait se permettre l'état-major hellénique pour manœuvrer l'ennemi et l'amener à la bataille dans les conditions escomptées ?

Le fractionnement du printemps en deux groupes à peu près égaux mais distants l'un de l'autre avait créé une situation stratégique peu favorable. Le secteur le plus fort des positions turques qui s'étendaient sur 160 kilomètres de front

environ, du nord d'Eski Chehr au sud d'Afiun Karahissar en passant par l'ouest de Kutahia, était celui de l'aile droite, le secteur d'Eski Chehr. Le principe admis d'éviter les attaques de front et de procéder par enveloppement des flancs ne pouvait qu'engager à manœuvrer l'aile sud plutôt que l'aile



(Cliché du *Journal de Genève.*)

nord, non seulement parce que moins forte, mais parce que l'opération n'exposait pas les assaillants à agir le dos à la mer. A ce propos, l'expérience du printemps méritait d'être retenue. La nouvelle concentration visa donc à porter le gros des forces devant la gauche adverse, dans la contrée d'Ouchak, sur la voie ferrée de Smyrne à Afiun Karahissar. Les divisions de nouvelle levée furent dirigées sur ce point.

La concentration du nord, autour de Brousse, n'en restait pas moins trop forte pour un simple rôle démonstratif. Mais comment amener le gros de ses effectifs à proximité de la concentration du sud ? Par voie de mer Mudania-Smyrne, puis de là par voie ferrée à Ouchak, le déplacement exigeait 45 jours.

L'état-major hellénique estima ne pouvoir affronter ce retard, auquel s'ajouterait l'inconvénient de renseigner l'adversaire. Un mouvement de cette ampleur et de cette durée ne pouvait être dissimulé. Il résolut de faire de la marche d'une partie de ses divisions de Brousse un élément de sa manœuvre offensive, lié aux mouvements de la concentration du sud. Cette colonne, devenant colonne de gauche, reçut l'ordre de se diriger du nord au sud vers le centre turc de Kutahia, pendant qu'un petit détachement mixte parti d'Ouchak viendrait à sa rencontre du sud au nord. Ce détachement couvrirait en même temps la gauche de la concentration du sud. Celle-ci déploierait deux colonnes principales, l'une se portant vers le nord-est entre Afiun Karahissar et Kutahia, l'autre marchant vers l'est, sur Afiun, qu'elle déborderait par le sud. Ajoutons, pour être complet, et en passant seulement, qu'à l'extrême gauche, soit au nord, un groupe avait pour tâche de couvrir Brousse, base de la colonne du nord, et, par la même occasion, de retenir de ce côté l'attention des défenseurs d'Eski Chehr.

Ainsi, sur une ligne de départ de 200 kilomètres de développement, quatre colonnes poursuivirent un mouvement concentrique qui devait les conduire à une jonction plus ou moins réalisée devant les positions du centre et de la droite ennemis. Plus ou moins, car le front représenté par ce centre et cette droite mesurait encore 120 kilomètres environ, et sur ces 120 kilomètres, l'effectif grec, diminué des troupes de protection de l'arrière et des flancs, ne comptait guère plus de 90 000 combattants de première ligne.

Cette marche de colonnes dont chacune resterait assez longtemps isolée était une entreprise extrêmement audacieuse. Devant un autre adversaire, elle eût été plus que risquée. Si l'état-major hellénique ne craignit pas de s'y décider, c'est

que son service de renseignements et la connaissance qu'il avait de son ennemi l'y autorisaient. Il s'est fondé sur les considérations suivantes :

L'armée de Kemal est peu portée aux opérations offensives ; manquant de convois, elle ne peut s'éloigner beaucoup de son matériel.

D'autre part, son service de renseignements est peu développé ; elle ne possède pour ainsi dire pas d'avions ; ceux qu'elle a eus à sa disposition n'ont pas duré faute de soins et de techniciens capables de les réparer. Elle en est réduite à peu près à l'espionnage de la population turque. Il est suffisant pendant les périodes de stationnement, et il n'est pas douteux que Kemal pacha doit être au courant des moyens et de la concentration générale de l'armée hellénique. Mais dès que les mouvements commencent, les renseignements deviennent incertains ; l'état-major turc reste dans l'ignorance des marches exactes de son ennemi et n'en peut inférer des intentions probables. Sa répugnance pour des opérations contre-offensives en est accrue, d'autant plus qu'il sait son infériorité numérique.

Un troisième ordre de considérations a trait aux soldats kémalistes. Leur moral laisse à désirer. Aussi longtemps qu'ils sont derrière les parapets, sous l'œil des officiers dont la proportion est très forte justement en raison du moral insuffisant des troupes, ils font le coup de feu. Mais s'ils sont obligés de se retirer, la désertion gagne les hommes qui s'éloignent de leur villages. Ils se débarrassent de leurs armes pour rentrer chez eux.

Ces observations et raisonnements, point de départ des résolutions de l'état-major hellénique, se sont trouvés justifiés en fait. La preuve a été donnée par ce que l'on appelle la manœuvre de Kutahia-Eski Chehr. Aucune des colonnes n'a été inquiétée dans son isolement, et, notamment, la colonne de Brousse a pu effectuer sa marche de flanc de 70 kilomètres à proximité relative de l'ennemi, sans avoir une escarmouche à repousser. Le détachement mixte parti d'Ouchak, dont la marche n'était pas moins longue et qui se composait de quelques bataillons n'a pas été moins heureux. Pendant ces mou-

vements de déploiement qui ont duré quatre à cinq jours, les Turcs n'ont tenté aucune contre-offensive, malgré les occasions favorables.

Les conjectures de l'état-major hellénique n'ont pas été moins fondées lorsque le contact s'établit, et son désir d'une manœuvre qui évitât les pertes a été pleinement réalisé. Peut-être même plus qu'il ne le prévoyait. Dès que le défenseur fut sous la menace de l'enveloppement de flanc, il procéda à l'évacuation de ses positions sans attendre une attaque proprement dite. Des contacts réellement effectifs, poussés jusqu'au combat rapproché, se produisirent surtout en cours de poursuite, des unités grecques gagnant de vitesse des ennemis en retraite.

Troisième série de problèmes. Pourquoi, la manœuvre d'enveloppement réussissant et l'aile débordante de l'assaillant finissant par se trouver derrière le défenseur, celui-ci a-t-il pu néanmoins esquiver le péril et se tirer d'affaire sans y laisser trop de plumes ? Cette question sera parmi les plus intéressantes à examiner lorsqu'elle pourra l'être à tête reposée, avec les graphiques de marche sous les yeux.

Ce que l'on doit se demander, c'est si l'histoire de la guerre ne fournit pas des exemples qui puissent être rapprochés de la situation gréco-turque en Anatolie et l'expliquer. Maintes campagnes du 18e siècle pourraient être invoquées. Pour d'autres motifs que ceux sur lesquels l'état-major hellénique a fondé son principe d'opérations, — obligation de faire aux effectifs vie qui dure afin de ne pas se trouver à court avant la terminaison normale d'une guerre menée sur de si vastes espaces, — ces campagnes ont aussi abouti à manœuvrer l'adversaire et le chasser de ses positions avec un minimum de pertes. Mais l'adversaire n'étant pas accroché sur son front par une attaque poussée à fond esquivait les pertes lui aussi comme l'assaillant.

Une différence était de nature toutefois à procurer un autre résultat, différence résidant dans l'équipement si lourd d'une armée moderne. Que l'infanterie de Kemal esquivât l'enveloppement, quiconque est capable d'un calcul de distance et de fixer par son imagination le spectacle de dissémination que

doit représenter une armée de quelques dizaines de mille combattants seulement sur une position défensive de 160 kilomètres, s'en rendra compte aisément. Sur un front pareil, et sur un terrain accidenté à souhait, il n'est pas malaisé pour une infanterie dont presque toutes les munitions sont sur le dos ou à la ceinture des combattants, de trouver des couloirs de retraite.

Mais le gros matériel ? Comment l'enlever sans voitures ? L'énigme disparaît si l'on considère que l'armée de Kemal se trouve, en définitive, ne pas posséder de gros matériel en abondance. La mobilité dont elle estime ne pas pouvoir faire usage pour l'offensive, elle la retrouve dans la retraite, et elle refuse la bataille en terrain découvert, pour aller de préférence occuper une nouvelle position défensive plus loin en arrière.

Puisque j'en suis à l'armée de Kemal pacha, on peut, à son propos aussi, signaler des problèmes dont l'étude offrira de l'intérêt. Fondé sur la manœuvre grecque de Kutahia et, ultérieurement, sur la contre-offensive turque d'Eski Chehr, — car finalement il y a eu une contre-offensive qui a coûté assez cher aux kémalistes, — on peut se demander si cette position d'Eski Chehr n'a pas joué le rôle d'une idée préconçue à l'état-major turc et si une préoccupation géographique n'a pas nui à la stratégie.

Mais ce n'est là qu'une observation passagère destinée à apporter un supplément de preuve à l'opinion émise au début du présent article que la guerre d'Anatolie sera une source abondante et variée d'utiles recherches militaires.

COLONEL FEYLER.

Eski Chehr, le 31 juillet-13 août 1921.